

Jean-Claude Andro



**La mer
des
Sargasses**

roman



Denoël

Adressez-nous vos nom et adresse en citant ce livre et nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir gracieusement et régulièrement notre bulletin littéraire Le Courrier d'Amélie qui vous tiendra au courant de toutes nos publications nouvelles.

**ÉDITIONS DENOEL
14, rue Amélie, Paris 7^e**

**LA MER
DES
SARGASSES**

DU MEME AUTEUR

LES VACANCES INTERDITES, roman, 1959.

Traductions de Carlos Fuentes :

ZONE SACRÉE, 1968

CHANT DES AVEUGLES, 1968

JEAN CLAUDE ANDRO

LA MER
DES
SARGASSES

roman

DENOËL

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ
TIRÉE A DIX EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR
FIL LAFUMA NAVARRE, DONT CINQ NUMÉROTÉS
DE 1 A 5 ET CINQ EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE MARQUÉS DE A A E.

© 1968. by *Editions Denoël, Paris.*

*Pour Annette
Et à Jeanne de Mortemart*

CES SARGASSES LOINTAINES...

**« Les Sargasses, portées par les courants,
s'accumulent dans les zones de calme. »**

Petit Larousse.

**« Et comme il est de notre rôle de gardiens
des côtes, depuis nous sommes toujours
en état d'alerte. »**

Texte aztèque, début XVI^e.

De toute manière, je ne me serais jamais habitué à ce paradis mal accroché. Venu pour me connaître, je m'en vais sans rien savoir. Bertha s'est endormie. Personne dans la montagne. Pas un homme, pas un enfant, pas un âne. Encore un barrage de la police ou de l'armée, on ne sait plus distinguer casquettes et casques. Le taxi freine devant les barbelés, un canon de fusil-mitrailleur brille entre les sacs de sable, des mains demandent un laissez-passer et c'est presque le climat de l'Algérie, les mêmes palmiers et la même chaleur — qui monte au fur et à mesure que l'on descend vers la côte. Inutile de la réveiller. Comme aux précédents contrôles, bouger le moins possible. Bon prétexte au calme. L'officier ouvre la portière et con permiso écarte un peu les cheveux de Bertha, la regarde de profil, la compare à la photographie du passeport, perdóneme señor, es ella, es guapa, oui, c'est elle, belle, faites donc, merci, allons-nous-en, pourvu que ce soit le dernier arrêt avant le port, elle n'en peut plus, ce cargo nous attend et la fuite sur la mer, vers l'Europe, avec des escales. Grâce au transistor miniature près du hublot, au large de Cuba des Camaradas, continuaremos luchando parviendront, de plus en plus faibles. Puis une semaine de navigation au-dessus des vraies Sar-

gasses, décembre et la neige couvrira la France. Oh ! il faudra la conduire à Tronoen dès que possible, la brume là-bas confond tout et les vagues se suivent dans un bruit terrible, il y a une cathédrale des sables et le premier calvaire de la Bretagne, le désert autour, on dit que c'est une terre sacrée, que deux cent mille squelettes sont enfouis face à l'Océan, de très anciens guerriers et leurs épées, sûrement elle aimera le paysage, la solitude, la grandeur. Bertha, nous arrivons à Villa-Rica.

Les vitres. Et puis, derrière elles, sans cesse, des montagnes, les cactus, des champs de pierres. Une ville morte, parfois.

Le soir était tombé, l'autocar avait entamé la descente vers un golfe lointain, les lampes s'étaient allumées toutes ensemble, Erwen avait senti qu'il franchissait la lisière du rêve et pénétrait une forêt invisible et réelle, avec de virage en virage et tandis qu'il semblait pleuvoir au-dehors, l'apparition maintenant des sapins sous les phares et des silhouettes au passage qui rappelaient les clochers de la Cornouaille (la baisse continue d'altitude faisant résonner à ses oreilles les bronzes enfouis d'une ville d'Ys dont l'évocation devenait de moins en moins saugrenue à cause de cette plongée au milieu d'un gouffre noir et liquide), des feuillages un instant, des palmes et des buissons de fleurs.

Une averse trouble la vitre, l'enchantement peu à peu se dissipe, Erwen revient à la surface en rêveur dégrisé d'une curieuse ivresse des profondeurs et son cœur se met à battre à la cadence des essuie-glaces repoussant d'un geste feutré l'eau, la nuit et la peur. Les voyageurs somnolent et le crissement des roues sur le goudron davantage que l'égal vrombissement

du moteur attise une chaleur de serre. Illusions lucides et voisins opaques. Le droit de se ressaisir, pas celui de se rattraper. Seul dans un décor choisi par goût de l'utopie et lassitude d'une société étale, mais peut-être des êtres neufs, bientôt ; peut-être quelque eldorado ; peut-être à la fin de ces tournants une ligne droite menant à une clairière. Il pouvait songer. La France, elle, n'offrait rien qui n'eût été mille fois réussi ; aucun destin n'y échappait à l'habitude et les sauf-conduits d'une morale compartimentée, s'ils permettaient de gagner une vie, n'autorisaient point à la perdre.

Il restait des paysages qu'Erwen avait quittés non sans déchirement afin d'apprendre la lenteur, le stratagème du souvenir devant suffire à le ramener quelquefois en arrière, dans un fauteuil à dossier vertical et dur, aux accoudoirs terminés par des gueules de bêtes, face à d'Aigremont qui regarde le feu. Le marquis avait parlé du pays où Erwen allait. Il s'y était arrêté en rejoignant un poste plus à l'ouest. Les temples de la jungle étaient une chose étonnante, le triste et grandiose éclairage distillait une quiétude bizarre, la capitale — seconde du monde par l'altitude — s'étendait sur l'emplacement d'un lac. « Ne montez pas trop vite les escaliers, ne buvez pas, couchez-vous tôt les premiers jours » : Erwen avait suivi à la lettre ces petits conseils mais à quoi servirait la prudence sans laquelle on suffoquait d'abord, si elle ne le retenait pas d'approuver le remous évident qui de *l'île* gagnait tous les tropiques ? Il se souvenait avec une netteté singulière d'Aigremont dépliant une carte, cherchant la ville, évaluant de l'ongle la distance qui séparerait son protégé de Cuba : « Vous en serez très près. Il y a lieu de craindre des troubles. Mais on ne signale pas de maquis. Les rumeurs, cela vaut mieux que des coups de fusil.

Il s'agira en somme de vous méfier d'un certain climat. »

Des vagues l'éloigneraient toujours de cette île dont on parlait sur les hauts plateaux en termes voilés. Il glissait sans crainte en direction d'un golfe qu'il n'atteindrait pas ce soir, vers une mer où se baigner l'été, vers l'un de ces mystères que les peuples s'inventent pour fréquenter du sacré. De la ville au flanc de la montagne, il sentirait la pénétration insidieuse des idées, si Cuba vraiment avait force d'exemple. A la rigueur, il écouterait de son observatoire grandir ou s'affaiblir certains bruits puisque des événements se tramaient. Mais s'il avait renoncé à l'agitation, ce n'était pas pour vivre une action. Il importerait de se décanter parmi des hommes à moitié chemin de la mer changeante et du plateau immobile. A peine observerait-il à l'horizon des volcans qui ne fumaient plus.

En attendant, d'incessants virages font cligner une lumière dissimulée et surgir des baraques couvertes de mousse, un Indien qui d'un bond s'écarte, des vaches rôdant autour de quelque rancho. On passe des terres froides aux terres du milieu et, comme si elle ne parvenait pas à quitter les hauteurs, la nuit s'éclaircit par un phénomène qui augmente l'angoisse d'entrer dans le vif du sujet. Erwen eût préféré arriver incognito, en touriste, et avant d'être obligé de tenir son rôle, rencontrer la ville seul, sous le crachin continu dont le secrétaire général de l'Organisation lui avait parlé ce matin — lui assurant que c'était une grande chance de partir vivre dans une région délicieusement fraîche, à une heure des plages et des palmiers. Mais il ne pleuvait pas sur la ville, très proche, puisque les voyageurs ressuscitaient au fil des virages, éveillés par quelque génie de l'endroit ou l'arrêt des essuie-glaces. Il ne pleuvait pas sur

la ville et son voisin dans l'autocar à son tour ouvrait les yeux, remettait son canotier blanc d'aplomb, désignait le fourmillement de lumières au bas de la route avec le même ricanement qu'au départ de la capitale, cinq ou six heures auparavant, il avait montré leurs compagnons : « Je ne suis pas Cruzero, monsieur. Me permettez-vous de m'asseoir près de vous ? » Et jusqu'à la première des villes mortes, jusqu'à ce qu'il s'assoupisse, il avait tracé à sa manière un portrait du provincial de l'Est, « ce parfait imbécile qui ne s'arrête de danser que pour rêver à de nouvelles trahisons, ignare, vicieux, retardataire, chimérique, bandit sinistre qui donne au pays entier une réputation mondiale de guerrier d'opérette ». Erwen avait laissé dire et s'était bien gardé de détromper le métis qui le prenait pour un touriste. La haine du personnage, forcé par son métier de descendre parfois au golfe, ne l'avait pas surpris : les Morenos (ainsi surnommait-on les habitants des hauts plateaux en général et ceux de la capitale fédérale en particulier) tenaient les Cruzeros en piètre estime. La veille encore, lors d'une réunion, plusieurs personnes avaient fait la moue au seul nom de la ville, qu'ils situaient dans cette partie brumeuse du pays où il n'est pas nécessaire de se rendre « puisqu'il n'y a rien à voir ». Certains poussaient le mépris jusqu'à mettre en doute qu'il s'y trouvât une succursale de l'Organisation à laquelle Erwen appartenait. On l'avait gentiment félicité d'avoir le courage de prendre en main un public qui ne pouvait être que très réduit ou très inconstant, les manifestations culturelles étant le dernier souci des Cruzeros habitant la ville au flanc de la montagne ou le port du golfe. La rancune remontait peut-être à l'époque où des pêcheurs avaient aidé les ennemis venus de l'île : à la fondation de la ville, dont Erwen se laissa répé-

ter les circonstances tandis qu'ils suivaient en sens inverse la route sinueuse de la conquête et les faits gagnaient une nouveauté, comme si de rouler sur les lieux où avaient souffert et s'étaient émerveillés les soldats du Vieux Continent, cinq siècles plus tôt, les imprégnait d'une poésie vraie. Oui, les étrangers venus jadis de Cuba n'étaient pas restés longtemps sur la côte marécageuse et à la grâce de Dieu avaient pris la direction de l'Ouest en chantant des cantiques. La montagne au bout de quelques jours leur avait coupé la respiration et ils s'étaient reposés au milieu d'une forêt, sans prendre garde au changement d'altitude. La plupart des porteurs moururent la première nuit, n'ayant pas d'armures. Bons chrétiens, leurs maîtres les enterrèrent, abattirent des arbres, construisirent deux ou trois cabanes, y laissèrent les malades. Et poursuivirent. La ville était créée, que leurs descendants utilisèrent comme relais du métal cheminant à dos de mulet vers la côte, où les galions attendaient. C'était maintenant la cité administrative et universitaire des Cruzeros, qu'une pluie fine — chipi-chipi — mouillait d'octobre à février, moins peuplée mais plus agréable que le port voisin à tel point qu'un service régulier existait pendant l'été entre les deux villes sœurs, soustrayant chaque soir ceux d'en bas à leur fournaise humide et les y reconduisant le lendemain matin après une nuit bienfaisante. L'histoire était jolie, le tableau vague, l'angoisse d'Erwen aussi. Qu'allait-il découvrir à son tour puisque le temps avait défloré la forêt vierge et que des panneaux publicitaires annonçant la ville lui ôtaient d'avance son caractère mythique ? Il avait la conscience tardive de s'être engagé un peu au hasard et le doute qui lui tenait compagnie depuis les hauts plateaux : *la ville au flanc de la montagne existait-elle vraiment ?* l'effraya sous la forme du

large pare-brise que de rares gouttes avaient rayé dès l'immobilisation automatique des essuie-glaces.

L'autobus pénétra à l'intérieur d'un garage et il y eut un klaxon. La ville existait et allait s'imposer telle quelle, avec son poids de pierres, de ruelles escarpées et d'êtres humains. Il en ressentit de la souffrance car plus que savoir, douter lui était agréable ; personne ne dit mot ; tout continua de rêver à moins que ce ne fût lui qui arrivât en somnambule.

Il distingua un visage de femme parmi la foule caquetante et cuivrée, attendit qu'elle sourit, c'était elle et c'était lui, celle qui allait partir et celui qui débarquait, l'ancienne et le nouveau, face à face.

Elle ne se levait pas du banc où elle était assise et sa manière de croiser les jambes, de le regarder droit dans les yeux, de porter à ses lèvres un fume-cigarette d'ivoire la retranchait si ostensiblement de ce pays qu'Erwen en ressentit une gêne. Le secrétaire général avait parlé d'une « malade » mais il était difficile de reconnaître en cette attitude désinvolte une fatigue quelconque ou alors ce ne pouvait être qu'une lassitude de la liberté. Elle avait les traits assez beaux, une mâchoire forte et le front plat sous le casque des cheveux roux. Erwen abandonna ses valises aux Indiens et s'avança. Elle demeura assise encore, ayant assimilé cette habitude « Cruzera » qui permettait de *voir venir* sans se déranger et qu'elle conserverait peut-être une fois dans l'Ancien Continent, au grand dam des Européennes. Il s'inclina par instinct. Ce fut comme s'il avait déclenché quelque ressort chez Sophie Anglade. Elle se dressa sur d'extraordinaires talons aiguilles et le sourire qu'elle eut pour lui, contractant la surface plane de son visage, révéla à quel point elle s'était laissé gagner par le milieu ambiant. Elle ne lui demanda pas s'il était bien Erwen Cast. Cela allait de soi. Tant de raideur

La mer des Sargasses

Jadis, en plein Atlantique, les voiliers se trouvaient parfois pris dans une zone de calme : la mer des Sargasses encombrée d'algues et peuplée de vaisseaux fantômes.

Est-ce à dire qu'Erwen Cast (tandis qu'il descend des hauts plateaux vers cette autre zone moite qu'est le golfe du Mexique) devine à l'avance l'immobilité et l'attente d'un Mexique aux aguets de Cuba ? Même pas, puisqu'il confond encore le charme trouble de cette province maritime, où l'on reconnaît l'Etat de Veracruz, avec celui de sa Cornouaille natale. Il lui faudra bien des rencontres et des paysages pour comprendre que la mer des Sargasses n'est ni enfer, ni paradis : un purgatoire à traverser, où réels et à venir les événements accèdent à une poésie, à cette grâce que nous appellerons « l'état d'alerte ».

Etat où se confondent l'exaltation intérieure et la stagnation sociale et que l'auteur a su évoquer sur les deux registres de la lucidité politique et de l'intuition poétique.

écrivains français

Louis Calaferte

ROSA MYSTICA

roman



SATORI

texte



Pierre Caron

MORT D'UN JEUNE HOMME

roman



17,00 F.
16-50 - 9-68.